

UN JARDIN... C'EST PAS RIEN !

[Laure Nghiêm](#), [Pascale Darras](#)

Érès | « Empan »

2021/1 n° 121 | pages 114 à 119

ISSN 1152-3336

ISBN 9782749269986

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-empan-2021-1-page-114.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Un jardin... c'est pas rien !

Laure Nghiêm
Pascale Darras

Parce que le sens qu'il y a à circuler est ce qui risque d'être le plus abîmé au sein d'un hôpital psychiatrique, la création d'un jardin au sein de l'hôpital Marchant à Toulouse vient remettre du jeu entre les espaces de consultation et les lieux de rencontre, aider chacun à renouer avec son « jardin secret ».

L'humanité passagère

Dans sa thèse de doctorat portant sur l'éthique de l'habitation¹, Mathias Rollot s'intéresse au concept de *junk space*, terme éponyme d'un essai sur l'architecture de Rem Koolhaas, paru en 2000. L'auteur traduit *junk space* par « espaces morts-nés », c'est-à-dire des espaces compris comme la production de déchets dès leur conception ; soit des territoires capables d'annihilation de l'individu, pris dans un univers total, clos, dont il ne pourrait s'échapper. La caractéristique de ces espaces selon Mathias Rollot, c'est d'asituer des habitats, temporellement, spatialement et culturellement parlant – en « non-lieux », « territoires du rien² » qui ne soient plus en prise avec leur environnement naturel et qui, de la sorte, s'avèrent déconnectés, sans vie, comme une nouvelle catégorie qui n'est ni du public ni du privé, n'étant nullement poreux. À titre des exemples de non-lieux qu'il énumère, l'auteur en vient à citer les hôpitaux, qui n'entretiendraient ni relation au passé ni relation au futur, au sein desquels toute marque ou empreinte serait supprimée, les surfaces lissées et nettoyées de toute « humanité passagère » qui viendrait les souiller.

Plus avant dans le propos, Mathias Rollot s'appuie sur les réflexions de Bernard Salignon au sujet de l'œuvre d'habiter. Pour ce dernier, l'ancrage historial et l'ancrage intentionnel sont les fondements inaliénables à l'agencement de l'habitation, faute desquels l'homme serait placé « dans

Laure Nghiêm
laugh@gmail.com

Pascale Darras
Assistante de service social.
pascale.darras@ch-marchant.fr
Toulouse.

1. M. Rollot, *Éléments vers une éthique de l'habitation*, thèse de doctorat en architecture, sous la direction de C. Younes et S. Bonzani, soutenue le 18 mars 2016 à Paris.

2. Terme emprunté à Jean-Paul Dollé par l'auteur.

3. Cité par M. Rollot, dans *Qu'est-ce qu'habiter ?* Paris, éditions de La Villette, 2010, p. 25.

4. J. Oury, « Psychothérapie institutionnelle : transfert et espace du dire », *L'information psychiatrique*, vol. 59, n° 3, 1983, p. 423.

une certaine errance qui entraîne toutes sortes de conduites, de comportements, de pratiques et de représentations qui le rendent défensif, replié, perdu, agressif, angoissé et instable³ ». Comment, dès lors, « rendre “habitables” ces lieux désertiques dans lesquels se sont égarés, souvent à jamais, ceux que nous nommons psychotiques⁴ » ? Nous voudrions poursuivre sur cette question, l’articulant avec les potentialités que peut déployer un jardin associatif au sein d’un centre hospitalier, c’est-à-dire la possibilité d’un Ouvert, au sens de Henri Maldiney, mais aussi selon Jean Oury, celle d’un espace du Dire, si nous considérons ce jardin comme un praticable, à l’instar des clubs thérapeutiques, l’un des outils de la psychothérapie institutionnelle.

L’hôpital psychiatrique public et départemental Gérard Marchant, est situé en périphérie de la ville de Toulouse. Il est proche de l’Oncopole et des laboratoires Fabre qui sont venus remplacer, depuis leur explosion en septembre 2001, les usines de pétrochimie et d’engrais. Aujourd’hui, le centre hospitalier est désectorisé et chacun de ses secteurs est rattaché à un centre médico-psychologique (CMP) pour les suivis ambulatoires. Près de 1 000 salariés y travaillent, et tout autant de patients qui y séjournent pour une durée plus ou moins longue pouvant parfois atteindre plusieurs années. Or, le temps d’un séjour psychiatrique à Gérard Marchant peut être frappé d’immobilité, dans l’asepsie de blocs pavillonnaires blancs, tous identiques, où des frissons d’existence longent des couloirs en L, enserrant eux-mêmes un patio pourvu de chaises disséminées sous un ciel parfois gris. En y entrant, le visiteur ne peut être que frappé par ces lieux

qui pourraient s’apparenter à ces « espaces mort-nés ».

Assistante sociale exerçant dans cet hôpital, j’ai participé en 2014 à un forum social à Bessières. Avec une autre collègue, nous avons alors rencontré un animateur de l’association « Entre mains et terre ». Celui-ci nous interrogeait sur l’opportunité d’un jardin au sein du centre hospitalier, lui-même ayant expérimenté des activités de jardinage solidaire auprès de personnes en grande vulnérabilité. C’est ainsi que l’idée d’un jardin partagé récréatif a cheminé. Elle a été soumise au président de la CME, médecin psychiatre humaniste qui l’a soutenue jusqu’à sa réalisation. Concrètement, nous avons obtenu en 2014 une parcelle de 800 m². Cet espace délimité, en sorte qu’il peut être clos mais aussi ouvert, est accessible dès l’entrée dans l’hôpital car il se situe à proximité du parking des visiteurs et des unités pavillonnaires psychiatriques. C’est quasi un espace interstitiel entre l’enceinte du centre de soins et le territoire de proximité ouvert sur un quartier toulousain.

Ce jardin a d’abord été rattaché au club thérapeutique existant à l’hôpital et notre souhait premier était d’offrir un lieu sans prescription particulière pour y venir, sinon le désir de s’y poser le temps d’une sieste, d’une pause, d’un repas, d’une rencontre fortuite, aussi bien pour les patients que pour les familles ou les équipes soignantes. Devenu lieu de rencontres, de tissage de lien social aussi ténu soit-il, ce jardin est également devenu un lieu d’échanges de savoirs autour des activités de jardinage, puis un lieu de déploiement d’activités conviviales et festives régulières,

bénéficiant à tout un chacun(e), sans distinction de statut, de rôle ou de fonction en son sein.

En 2018, l'institut de travail social Érasme, implanté sur l'hôpital, s'est rapproché de nous et nous avons créé ensemble l'association loi 1901 « Japaré », jardin partagé récréatif. L'objet de l'association naissante mettait en exergue un accès au plus grand nombre, dans l'objectif d'un décroisement des frontières soigné/soignants, patient/familles, personnel/visiteurs, habitants sédentaires du quartier/habitants temporaires de l'hôpital, porté par l'idée essentielle de la fréquentation d'un espace qui soit participatif, autour de l'entretien et l'agencement de cette parcelle ou bien encore par l'intermédiaire d'actions ou d'événements ponctuels organisés par l'association et ses membres bénévoles.

Il nous importait également d'y associer les patients de l'hôpital en les sollicitant pour des activités à venir, selon leurs souhaits ou leurs idées. Hormis à la cafétéria où se déroulent les ateliers thérapeutiques médiatisés et où les patients peuvent se retrouver autour d'une activité proposée ou d'une boisson, ceux-ci sont rarement sollicités le temps de leur séjour psychiatrique. C'est ainsi que certains patients ont pu venir à nos conseils d'animation, pour y exprimer leurs envies et leur faisabilité dans le jardin et pour que celui-ci vive et se développe grâce au concours des patients. Concomitamment, ce sont des étudiants, futurs travailleurs sociaux, qui sont allés recueillir leurs souhaits ou leurs attentes dans les pavillons, apprivoisant alors ce sentiment d'étrangeté à leur contact.

Pendant le confinement, nous avons pu constater une plus grande fréquentation du jardin partagé, aussi bien des patients venant seuls ou, profitant de ce lieu, accompagnés des équipes soignantes. Le jardin ancrant de nouveau sa raison d'être. Surtout lorsque certains d'entre eux, transformés spontanément en « poissons pilotes », en guidaient d'autres pour aller découvrir les diverses plantations en même temps qu'ils se baladaient là, dans la chaleur printanière et quelques sourires retrouvés.

Un sourire est-il seulement évaluable ?

Ces petits riens répétés çà et là à Japaré, où P. mangeait une madeleine, où C. se demandait si la maison des soins est habitée. Où ce patient fatigué préférerait ne pas parler, mais s'allonger dans le transat, le temps retrouvé de la sieste, où F.

5. J.-L. Nancy, « Préface », *L'art du vide*, Paris, CNRS, 2017, p. 9-11.

6. M. Lecarpentier, « Le corps est le modèle structural de l'espace », *Institutions, revue de psychothérapie institutionnelle*, n° 50, 2012.

7. J. Oury, *Création et schizophrénie*, Paris, Galilée, 1999, p. 96.

8. J.-L. Nancy, *op. cit.*, p. 11.

était avec nous, se posait, puis repartait... Ce n'est pas rien. Comme l'écrit Jean-Luc Nancy, « Non nié, "rien" s'affirme très positivement : "il s'en est fallu de rien pour que..." », c'est-à-dire qu'il s'en est fallu de quelque chose ». Et plus loin : « Le vide empli de rien c'est donc la chose accueillant et la chose accueillie. Un presque pas d'espace qui s'espace pourtant, qui recueille un presque pas de chose qui n'en est pas moins chose⁵. »

Ainsi Japaré est-il devenu *le jardin secret* des enfants séjournant en pédopsychiatrie qui, l'ayant découvert par hasard, au détour d'une balade avec leur institutrice, y auraient, dit-on, tourné un film... Nous voudrions également évoquer A., ce patient d'une vingtaine d'années qui surgit un jour au jardin, extrêmement agité, voulant en découdre avec des soignants qui lui refusaient son argent. Il s'agissait de l'accueillir dans l'instant de sa colère, lui proposant de bêcher la terre, ce qu'il accepta et fit avec entrain, le temps nécessaire pour retrouver son calme, avant de quitter le jardin. A. s'en est souvenu lorsque nous le rencontrions un an après, « j'ai fait des espaces verts avec vous », « oui, un super travail » répondions-nous. Alors il ajouta que ce moment était un souvenir agréable pour lui, le valorisant, car il avait su retourner la terre...

Des liens, des rencontres émergent au jardin partagé, où se mêlent depuis sa création personnes extérieures, professionnels, patients, associatifs, familles. Au jardin, quelque chose se passe... Mais pour que cela puisse se produire, cela suppose qu'il y ait un ouvert, selon cette dialectique de « l'ici » et de « là », « là ». Dès lors que soit possible la circulation d'un lieu à un autre, qu'il y ait un contexte qui permette l'initiative de celui ou celle que la maladie affecte

jusqu'aux gestes de la vie quotidienne. Car nous rappelle encore Jean Oury, « toutes les démarches thérapeutiques visent la possibilité de se remettre en mouvement et d'aller au contact des autres, mais il faut une réelle possibilité de contact⁶ ». Il s'agit d'un ouvert concret, précise Jean Oury, c'est-à-dire d'un « commerce » qui interagisse avec les autres, « Parce que du fait même qu'on est là, dans le commerce, c'est qu'autrui est déjà présent, mais on ne le sait pas⁷ ».

Le commerce est un mot de Weisäcker (*Umgang*), qui n'est pas l'équivalent d'une communication, mais d'une variation pathique, de la sorte il peut y avoir plusieurs formes de commerce qui renvoient à des manières d'être (ironique, ouvert, timide...) et à des partenaires de ce commerce (soi, je, tu, je/tu ; je/chose). Or dans la psychose, ce commerce qui met en question les autres est en difficulté. Nous comprenons mieux alors l'importance de la circulation des personnes, mais également l'importance des activités pour que puissent se mailler des rencontres, comme autant de dispositifs de soins qui dépassent strictement une consultation psychiatrique ou thérapeutique ponctuelle et journalière.

Là, il y a un jardin, des teintes chaudes, des odeurs, un pommier, des herbes folles, une petite cabane, un abri de bois, le pépiement des oiseaux. C'est un ouvert, qui pourrait-être, peut-être, « une chose qui écarte toutes les parois du lieu en sorte que n'importe quoi, et "rien" par conséquent, puisse y prendre place⁸ ». Ce n'est pas rien... Il nous semble que la création d'un jardin partagé au sein d'un centre hospitalier, aussi modeste soit-il, peut apporter un sas de respiration psychique, un point de capiton qui agrafe l'errance, offrant un espace transitionnel qui retienne le sujet en

corps, à cette place, dans un maillage de rencontres potentielles, à la croisée du dedans et du dehors dans l'enceinte hospitalière.

D'ici à là-bas, du pavillon psychiatrique, *un non-lieu*, au jardin, l'espace s'ouvre sur la possibilité de circuler, de créer un mouvement psychique, une déliaison, possibilisant l'émergence d'un sujet désirant le temps d'un lien, en un « lieu de rassemblement », favorisant le séjour du corps et de la parole dans « un cadre phorique ». Nous reprenons là ce qu'en dit Pierre Delion : « La fonction phorique est un concept tiré du *Roi des Aulnes* de M. Tournier qui concerne tout ce qui, de l'homme, le met ou le laisse dans un état de dépendance tel qu'il a un besoin incontournable de l'autre pour être porté par lui, soit physiquement [...] soit psychiquement [...]. Cette première fonction consiste à proposer un espace, physique et surtout psychique, dans lequel ce qui est non-lieu va pouvoir devenir événement⁹. »

Le proche sans le lointain ou inversement, c'est tout à la fois le risque de l'éloignement absolu, en surplomb, sans possibilité d'assise, de base, au risque de chuter, ou bien au contraire, l'absence de perspective d'ouverture, scellant un enfermement, sans dépassement vers le dehors, un dehors qui n'engloutisse pas. Cette articulation du proche et du lointain qui possibilise le sentiment d'être ici s'inscrit dans un rythme, une tension qui est prise entre l'ouverture et la fermeture, non pas celle qui clôt, mais celle qui recueille ce qui est présent dans le champ de la présence du corps. C'est dans cette respiration, cet *atmen*, que l'habiter présente son caractère rythmique. Le rythme est l'inscription du temps dans l'espace ; et le vide est le réceptacle de cette inscription comme il est le réceptacle de l'action et de l'occupation de la vie.

L'ambiance, l'atmosphère, tout aussi bien que la tension rythmique du proche et du lointain, en tant qu'« elle ouvre une sphère de présence dans laquelle quelque chose peut être là¹⁰ », sont indissociables de l'habitabilité de l'espace et de sa façon de s'y inscrire. Il s'agit bien d'un mouvement, d'une détente peut-être, projetant le tracé de chemins buissonniers, l'affirmation d'espaces interstitiels comme les friches ou les terrains vagues, *ces zones vouées à la pure potentialité*¹¹, là où des herbes folles qu'on postule mauvaises ou sauvages tiendraient debout, produisant abondamment, contre vents et

9. P. Delion, « Thérapeutiques institutionnelles » (2001), *EM-Consulte, EMC-Psychiatrie*, 37-930-G-10. Dans D. Drieu (éd.), *46 commentaires de textes en clinique institutionnelle*, Paris, Dunod, p. 161-166. <https://doi.org/10.3917/dunod.drie.2013.01.0161> »

10. H. Maldiney, « Rencontre et psychose », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 21, n° 2, 2003, p. 9-21, p. 12.

11. J.-P. Vassetz, *Un livre blanc, récit avec cartes*, Paris, Fayard, 2007.

12. G. Perec, « Les lieux d'une ruse », dans *Penser, classer*, Paris, Hachette, 1985.

pesticides, pliées, jamais couchées, sinon sous l'eau qui les irrigue... les redresse.

Accueillir l'émergence de la vie qui troue le pavé... comme les néologismes, les bévues, les mots d'esprit trouveraient l'ordre du langage. Ce serait cela Japaré : une hospitalité sans condition qui accueille ces poussées d'herbes folles ou, sous *la renverse du souffle*, qui entend la dérive

d'un « vaurien ». Ces vauriens, dont on voudrait qu'ils ne valent rien. Tanguer comme celui-ci ou comme une barge, sous les roulis de la Loire, mais « tenir debout, avec tout ce qui a ici de l'espace, écrit Paul Célan, et même sans paroles ».

Car « quand cela a lieu, on sait seulement que cela a lieu¹² ».